

«AU MILIEU DU RUBICON»: POUR UNE HISTOIRE DU PRÉSENT

ÉTIENNE HONORÉ

A n'en pas douter, les enseignants d'histoire ne se précipitent pas dans les bras de l'EDD¹. Crainte? Dédain? Indifférence? Notre hypothèse est qu'elle les expose au défi de s'attaquer à la temporalité de l'actuel; c'est-à-dire non seulement à ce qui est présent au moment où l'on parle mais aussi à ce qui est en acte, qui est en train de se réaliser et qui produit des effets dont les conséquences ne sont pas encore perceptibles.

La formation historique que nous proposons et les attentes sociales qui la soutiennent favorisent la prise de distance critique vis-à-vis de la chaleur d'un présent qui ne s'est pas encore refroidi. En classe, nous expliquons qu'il est fondamental, pour bien comprendre, d'avoir un certain recul qui permettra de trier l'inutile de l'accessoire et de ne pas se laisser abuser par l'éphémère.

Cette méthode est, bien entendu, d'autant plus aisée si l'époque ou l'événement à embrasser sont terminés, si leur futur est achevé. Une trop grande proximité avec l'objet d'étude nous éloigne de la possibilité d'en faire le tour avec assurance et augmente le danger qu'idéologie et subjectivité prennent le dessus. Les passions encore à l'œuvre obscurcissent le regard clair de l'objectivité: laissons tout cela aux journalistes et aux politiciens...

Entre deux rives

Le temps clos sied donc mieux aux enseignants d'histoire et pourtant programmes et manuels nous imposent, plus que souvent, un face-à-face avec l'actualité. La période contemporaine se prolonge toujours «jusqu'à nos jours» et les élèves doivent être aux prises avec le présent qui leur est le plus proche². Ce poids de l'ultracontemporain n'est pas une spécificité récente de l'enseignement de l'histoire. Par exemple, concernant la Suisse dans la Seconde Guerre mondiale, le manuel Grandjean & Jeanrenaud propose en 1941 une compréhension du conflit en cours.

«Instruit par les événements récents, le peuple suisse demeure plus que jamais attaché à son indépendance, à sa neutralité, à ses libertés et à ses droits. Il est résolu à défendre sa patrie à tout prix. A l'intérieur du pays, il est décidé à maintenir la démocratie et le fédéralisme. L'existence même de la Suisse en dépend.»³

On pourrait conclure de cela que les enseignants d'histoire ne sont pas si frileux et qu'affronter la mitraille du présent ne les effraie pas, ils sont aguerris à ce feu roulant.

Les régimes d'historicité

Ce serait oublier que passé, présent et futur ne sont pas des catégories qui s'appréhendent séparément les unes des autres et qui s'imposent d'elles-mêmes; elles sont construites par l'historien. Leurs différentes articulations dessineront un régime d'historicité spécifique⁴. Ainsi, dans l'exemple précédemment évoqué, c'est la modernité qui est au travail: l'expérience du passé est toute tendue vers un futur qui l'appelle et lui donne, seul, son sens. L'histoire s'écrit du futur vers le passé. L'immersion dans la radicale nouveauté de l'événement n'était pas l'objectif visé, il s'agissait plutôt de retisser un lien entre futur et présent qu'on aurait pu craindre trop distendu.

Dès lors, aborder une période à bout touchant avec notre actualité ne suffit pas pour estimer que les élèves sont en contact avec la spécificité d'un

présent imbibé d'incertitude, tel que l'EDD aimerait qu'ils soient capables de le concevoir.

«Le danger que nous courons, si nous ne sommes pas attentifs, est de plonger dans cet autre régime d'historicité qu'est le présentisme.»

D'un autre côté, cette prégnance du futur sur le présent ne se lit pas dans le choix des thématiques très actuelles des mémoires, des commémorations, de la patrimonialisation que nos programmes et manuels décident d'aborder. C'est le présent du passé qui est à l'œuvre, et le danger que nous courons, si nous ne sommes pas attentifs, est de plonger dans cet autre régime d'historicité qu'est le *présentisme*. Sans lendemains qui chantent et sans traditions qui rassurent nous nous soumettons à la domination d'un maintenant qui crée le passé et le futur dont il a besoin *hic et nunc*. En refusant de faire passer le passé, ce présent hégémonique étouffe, lui aussi, la part d'indétermination qu'il devrait dévoiler dans son mouvement vers le futur.

A ces compositions temporelles, on pourrait aussi ajouter celle de l'*historia magistra vitae* des anciens qu'une grande partie de nos élèves, et peut être leurs parents avec eux, perçoivent comme le credo de l'histoire à l'école: un recueil d'exemples édifiants dont l'instruction devrait conduire nos pensées et nos actions. Et, *in fine*, l'EDD, comme si cela ne suffisait pas, chercherait à installer un ultime et inédit régime d'historicité dans l'horizon des maîtres d'histoire: «La prise en compte, et si possible, en charge du futur, dans ses incertitudes mêmes, est toute leur [le principe de précaution et le principe de responsabilité] raison d'être [...] Du point de vue du rapport au temps, il s'agit à la fois d'un futur sans futurisme et d'un présent sans présentisme: de l'un à l'autre, les reliant en quelque façon, un héritage qu'il ne faut pas

«dégrader», car il dégraderait ceux qui transmettent et ceux reçoivent.» François Hartog⁵.

L'histoire contemporaine dure trop longtemps

L'enseignement de l'histoire tient donc à bout de bras plusieurs agencements entre le passé, le présent et le futur. Si l'esprit critique qui s'y développe peut favoriser le dialogue avec ces différentes configurations, les programmes et manuels, par leur structure cumulative, ne favorisent pas une claire distinction dans le jeu de ces temporalités. Nous sommes engagés à traiter sur un même mode des aspects de l'histoire qui relèvent d'un passé achevé, de son usage public ou d'un présent en cours; le déroulement de la Première Guerre mondiale, les attentats du 11 septembre 2001, le débat autour du rapport Bergier apparaissent dans les manuels sous le même habillage méthodologique et discursif. Cette indistinction se confirme dans le découpage chronologique de notre cursus qui englobe, sous l'appellation d'«histoire contemporaine», la période qui débute avec la Révolution française et le fameux «jusqu'à nos jours»; c'est-à-dire que nous partageons le même temps que Danton et Robespierre.

«Les programmes et manuels, par leur structure cumulative, ne favorisent pas une claire distinction dans le jeu de ces temporalités.»

Pour s'engager dans la réflexion sur l'incertitude, les aléas et le risque, réflexion promue par l'EDD, il serait intéressant, dans le cadre d'une «histoire du temps présent», de marquer la différence entre «une histoire des morts» et «une histoire des vivants» nécessairement encore en devenir. Délestés de l'issue connue des combats, l'historien et ses vulgarisateurs gagneraient en agilité dans la considération des possibles et des dynamismes qu'une époque et qu'un événement, qui ne sont pas encore terminés, contiennent en puissance. La conclusion se déroband, le chemin s'élargit d'inabouti et attire l'attention sur la vivacité des changements en cours. De cette impuissance à clore le chapitre s'ouvrirait l'espace d'une éduca-

tion à la précaution historique. L'«histoire du temps présent» permettrait de travailler sciemment avec les élèves les limites qu'expose une proximité avec la période dans laquelle la compréhension se développe. Sa qualité première tiendra dans le respect de l'incertitude liée aux propositions qu'elle construit, rendant vertu à un «nous ne savons pas encore» et dégageant l'histoire et son enseignement de certaines prétentions du rapport de cause à effet.

S'ouvrir au présent qui advient: un lieu fécond d'apprentissage

Réaliser une éducation au risque, non plus dans sa dimension environnementale ou technologique, mais méthodologique. La mise en perspective d'un événement proche, la révélation de son épaisseur historique, de son «inactualité», même si elles sont possibles pour l'historien, s'entourent d'un halo d'instabilité qui correspond aux difficultés auxquelles l'EDD et les questions sociales vives (QSV) s'efforcent de confronter les élèves. Nous sommes loin de la causalité mécanique et triomphante à laquelle nous les soumettons souvent et qui ne les prépare peut-être pas si bien aux vicissitudes d'un temps en train de se faire. L'ouverture consubstantielle à ce défi de prendre du recul par rapport à un présent qui advient, à oser le suspens, à assumer l'inachevé, à ne pas vouloir absolument avoir le dernier mot, pour expérimentale qu'elle soit, est un lieu fécond d'apprentissage. Pas uniquement celui de savoirs objectifs et solidifiés, bien évidemment indispensables, mais interrogation sur un mode de présence à notre actualité⁶, dialectique entre empathie et distance, entre aléas et certain, entre possible et advenu; comme la participation à une forme d'éthique du changement.

Etienne Honoré est chargé d'enseignement en didactique de l'histoire à la HEP Vaud et enseignant au Gymnase de Nyon.

Notes

- 1 F. Audigier, N. Fink, N. Freudiger, P. Haeberli et l'équipe ERDESS (2011), *Ouvertures et prolongements*, pp. 224-225, cahier n° 130; F. Audigier (2011), *Eduquer au développement durable pour penser l'avenir*.
- 2 Plan d'études vaudois (PEV), 2006; Plan d'études romand (PER), 2013.
- 3 H. Grandjean & H. Jeanrenaud (1941). *Histoire de la Suisse II*. Lausanne, Genève, Neuchâtel, Vevey, Montreux, Berne, Bâle: Librairie Payot.
- 4 Hartog, F. (2012; 2003 1^{re} édition). *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*. Paris: Seuil, pp. 261, 263.
- 5 Op. cit.
- 6 Faute de place, nous n'abordons pas la question difficile, et pourtant essentielle, de la périodisation de cette «histoire du temps présent». Choisir un axe méthodologique en optant pour une durée évolutive liée à l'existence de témoins vivants ou préférer un axe chronologique qui privilégierait la détermination d'une rupture majeure du XX^e siècle comme point de départ; mais laquelle? A ce sujet voir Rousso, H. (2012). *La dernière catastrophe. L'histoire, le présent, le contemporain*. Paris: Gallimard.